

Journal d'un prisonnier de guerre à l'Oflag III-C (3)

14 OCTOBRE 1941

Au début, la cantine était accessible toute la journée mais, depuis le printemps, elle n'ouvre plus que le matin. J'y passe tous les jours, on ne sait jamais. Un arrivage d'eau de lavande et de crème Nivea a pu avoir lieu et naturellement les premiers arrivés ont été les premiers servis. La cantine est installée au sous-sol du bâtiment F. Elle occupe une pièce de dimensions modestes avec quelques rayons et casiers où est rangé à la diable tout ce qui est à vendre. Les cantiniers, c'est curieux, ne se sont jamais plaints d'être à l'étroit. Que nous vendent-ils ? Un peu de tout et pas grand chose. Il y a là, des articles de ménage : verres, assiettes, tasses, cuillères et fourchettes, poudre à nettoyer, cirage, mais aussi des articles de papeterie : cahiers, crayons, blocs, plumes et leurs porte-plume, encre, colle. Des articles de fumeurs : étuis à cigarettes, pipes, allumettes et pierres à briquets (un temps, il y a même été vendu du tabac allemand et polonais). On trouve également des articles de toilette : crème à raser, rasoirs, lames, blaireaux, glaces de poche, pâte dentifrice, mais plus de brosses à dents ! Mentionnons aussi quelques articles divers : harmonicas, lunettes de soleil, produits vitaminés, lampes de poche et ampoules etc. Le service de librairie est également présent : revues, livres, journaux. Enfin il arrive que la cantine parvienne à se procurer des denrées alimentaires, mais la vente n'est pas libre. La répartition se faisant par blocs, au prorata des effectifs. C'est ainsi qu'elle nous a livré, au cours de l'hiver quelquefois, de la choucroute, des moules, des cornichons confits. Cet été, du melon et des tomates. Cet automne, des pommes et indépendamment des saisons, de temps à autre, quelques bouteilles de vin. En tout temps... du sel. Voilà tout de même une belle énumération de choses, mais jamais la cantine n'en dispose simultanément. Pendant des semaines, c'est tel ou tel article qui manque, tel autre qui jusqu'ici fut abondant est désormais déclaré introuvable. Les réapprovisionnements sont lents et aléatoires. Dans ces conditions, il est donc prudent de prévoir les défaillances éventuelles. Et puis, ne perdons pas de vue qu'il n'y a qu'une cantine pour tout le camp et que nous sommes 1000 clients potentiels. Comme on n'achète pas que des lames de rasoirs, des boutons ou des cahiers, il n'y a pas lieu de s'étonner si on répond une fois sur deux à votre demande : « Je regrette, il n'y en a pas ou il n'y en a plus ! »

15 OCTOBRE 1941

On a désaffecté la salle de réunion pour y installer un bar. C'est une honnête salle de café de village pour 100 personnes avec un zinc, des tables, des chaises, de la crasse et cette odeur caractéristique de verres mal rincés. Cette salle donne sur une cour qui avait été aménagée en terrasse dès le printemps. C'était un des coins les plus agréables du

camp, un peu à l'écart, ombragé et très tranquille. Le bar est équipé de quatre réchauds à gaz, à la disposition de ceux qui veulent préparer un peu de cuisine. Comme les cuisiniers amateurs sont nombreux et qu'ils se retrouvent aux mêmes heures... ce qui est assez normal, on prend son tour et on fait la queue. C'est surtout le soir et les dimanches que le bar connaît ses moments d'affluences. Beaucoup de clients, des conversations bruyantes, enfumées à couper au couteau. On y casse la croûte, on y joue aux cartes, parfois on y braille en chœur quelques refrains gaulois. Les libérés y arrosent leur départ. C'est un vrai bar, avec cette restriction qu'en fait de boissons, on n'a pas l'embarras du choix. On peut commander une limonade, une eau de Seltz, une orangeade ou une citronnade, un demi de bière brune ou blonde, mais pas de boissons alcoolisées. Pour certains, c'est une excellente cure de désintoxication alcoolique. L'été, on pouvait aussi demander une glace, mais en fait, ces glaces n'ont qu'un très relatif succès. Personnellement, je n'en ai pris que deux fois, n'étant pas un adepte de ce genre de consommation. La marque Herva est la meilleure limonade. Elle est piquante, gazeuse et a un parfum de pomme. La bière brune n'a de la vraie bière brune que l'apparence. La bière blonde qui se vend à nouveau depuis trois semaines est la seule boisson... si l'on peut dire alcoolisée et agréable, sans plus.

16 OCTOBRE 1941

Le capitaine Montagne porte un nom malheureux. Il est en effet tout petit, petit comme dit la chanson. N'empêche qu'il est un de nos meilleurs acteurs. C'est lui qui incarne brillamment le héros principal de la revue : le chiadeur. En dehors d'un réel talent de comédien, il possède une mâle voix chaude et forte, une articulation parfaite pleine de nuances, toutes les qualités vocales requises constatées lors du filmage de ladite revue. Le major Dudan, commandant du camp s'en est bien rendu compte. C'est le capitaine Montagne qui a été speaker du film : dépôt d'une couronne au monument aux morts de Lübben par les anciens combattants libérés. Dernièrement, Montagne était à nouveau sollicité pour être le speaker d'un documentaire sur la vie des travailleurs français en Allemagne. Il a accepté cette proposition sous réserve de l'approbation du gouvernement français. Exigence normale à laquelle les Allemands souscrivent volontiers. En attendant ce visa officiel, Montagne commence à se documenter sur ce que l'on attend de lui.

C'est ainsi qu'au cours de la semaine passée, il se rendit à deux ou trois reprises à Berlin. Ce soir, dans une causerie express, il nous rapporte, une heure durant, l'essentiel de ses toutes fraîches impressions relatives à ces sorties. Je passe sur ses promenades à travers la capitale du Reich, en compagnie d'un Obergefreiter débonnaire, sur son

arrêt gastronomique au domicile même du major Dudan, puis chez la belle-mère de l'Obergreiter, sur son séjour au Stalag III B, à Berlin, tout cela raconté avec humour et force détails pittoresques et j'en reviens au but de ses déplacements. On lui offrait des conditions intéressantes : il serait prisonnier sur parole, libre d'aller et venir comme bon lui semblerait en civil. L'élaboration de ce film prendrait plusieurs semaines, le texte qu'il aurait à speaker serait laissé à son initiative. De plus, il obtiendrait l'autorisation de faire venir sa femme à Berlin. Au mieux, permission lui serait accordée d'aller faire un tour en France. Cependant, à la Mission Scapin (ambassade de France à Berlin), on lui apprit que ces ouvriers français en Allemagne n'avaient pas de représentation diplomatique et que Pétain les ignorait. Au vue de ces constatations, le capitaine Montagne comprit et remit le soir même une réponse négative au major Dudan. Adieu veaux, vaches, cochons, couvées... ! Cependant, il ne rentre pas au camp les mains vides, car à la Mission Scapin on lui a dit également ceci: « Vous pourrez annoncer à vos camarades qu'il y a une lueur d'espoir. Les négociations en vue de votre libération reprendront à la fin du mois ».

17 OCTOBRE 1941

Nos trois derniers évadés courent toujours. Un cas de scarlatine s'est déclaré dans le camp. Trois nouveaux prisonniers sont rappelés en France. Sur le tableau d'affichage, on peut lire : « Celui qui par mégarde a décousu et emporté la manche droite d'une capote au grenier du bâtiment A2 est prié de la rapporter au bâtiment D12 : récompense assurée ». Le 15 de ce mois, c'était paraît-il l'anniversaire de mariage de Bouboule (officier allemand). Sans doute est-ce pour cette raison que le soir, à l'appel, il était plus saoul que d'ordinaire. Mais le lendemain, il était de mauvaise humeur car il portait le bras en écharpe: dixit, la clavicule cassée. Surtout, que le cachet de la censure figurant à la première page de ce cahier, ne t'inquiète pas, car il est faux... C'est moi qui vient de le fabriquer.

18 OCTOBRE 1941

Ici aussi, on parle beaucoup de la Révolution Nationale et on suit son développement avec attention. Les juristes épluchent le Journal Officiel et commentent dans leurs cours les textes législatifs du nouveau régime. Un Centre d'Etudes sur la Révolution Nationale s'est même créé. Ce soir, il nous donnait sa première conférence en traitant du problème de la Famille. Mais à des exceptions près, cette Révolution Nationale n'est guère dans les cœurs. Elle ne soulève ni passion, ni enthousiasme, sa mystique ne souffle pas parmi nous. Elle ne nous entraîne pas, d'ailleurs, nous restons en dehors du grand mouvement. Elle inspire surtout de la curiosité, une curiosité égoïste avec des craintes qu'on n'avoue pas. De ce fait, on l'étudie avec sa froide raison en pensant surtout au milieu de tous ces changements à ce qu'il adviendra de ces intérêts particuliers. Peut-on concevoir

qu'une Révolution soit féconde là où il n'y a pas de pur désintéressement, l'ardeur d'une foi, cet irrésistible élan qui vous pousse vers un idéal ? Chaque fois que j'y songe à cette Révolution Nationale, si nécessaire, inévitable, née de pénibles circonstances qui n'ont fait que hâter sa venue, elle me semble mal née parce qu'insuffisamment nourrie d'amour et je ne sais pourquoi, mais j'ai peur de son avenir. Notre génération fait pitié, elle est prématurément vieillie, usée, pourrie. Elle est la génération de la défaite... D'ailleurs elle ne pouvait qu'être cela. Elle n'a plus de ressort, il n'y a rien de bon à attendre d'elle. Le Maréchal a raison de faire appel aux jeunes, de porter toute sa sollicitude sur eux, de compter sur eux et uniquement sur eux.

19 OCTOBRE 1941

Dehors, il pleut, il vente, mais la pièce est chaude et intime. Nous avons soupé et venons de passer dans le « bureau ». Nous nous tenons tout près du feu qui ronfle doucement. Tu es près de moi, tout contre moi, comme je l'aime, ma chérie, toujours un peu frileuse. Tu lis un bouquin, moi je ne fais rien, chacun poursuit le cours de sa vie propre. Je fume ma pipe et c'est toi même qui m'y a invité car tu ne détestes pas l'odeur du tabac. Je ne pense à rien, je laisse tout mon être errer au gré des impressions qui passent. Je respire, je regarde, j'écoute avec mes sens retrouvés, des sens neufs. La carpe est douce aux pieds, la lumière est également douce aux yeux. Je suis du regard les reflets de la lampe sur les meubles, les coins d'ombre sont pleins de génies familiers. J'écoute la grande voix du vent, car j'aime beaucoup le vent, tu le sais bien. Mais nous ne nous disons rien parce que dans ces moments-là, on n'a que faire des mots. Toi dans ta lecture, moi dans mon farniente. Nous sommes dans un même équilibre, à l'unisson des mêmes perceptions, d'une seule conscience, des mêmes rythmes d'une âme commune. Je retrouve mes gestes de tendresse: je te caresse l'épaule et la nuque. Je passe ma main dans tes cheveux où je plaque de temps en temps un baiser, que tu me rends et de temps en temps aussi, nous nous regardons pour nous sourire. Mitza, notre chien, est là aussi devant moi, assise sur son derrière, qui cherche mes yeux. Oui, Mitza, tu es une brave bête, comme ce gros ballot de Dziès qui ronronne d'un œil sur le coin de la table. Nous sommes tous les deux, tout seuls, chez nous, pour nous deux avec nos bêtes. Je me sens bien, nous sommes bien et l'heure est douce... Continue longtemps encore, mon beau rêve... !

20 OCTOBRE 1941

Tu m'as souvent reproché de ne pas lire assez souvent, ma chérie. Tes reproches seraient également justifiés ici. Certes, je lis, mais irrégulièrement, par à coups et sûrement moins que certains de mes camarades. Aussi, tantôt je reste 15 jours sans tourner une page et tantôt j'absorbe tout d'une haleine, à la file, les trois ou quatre bouquins qui me tombent sous la main. Nous disposons pourtant d'une jolie bibliothèque,

qui d'ailleurs s'enrichit chaque mois de nouveaux volumes. Si je lis peu, du moins pourrais-je apporter un certain soin au choix de mes auteurs : Péguy, Giono, Duhamel, Proust, Jules Romains, André Gide, Martin du Gard pour ne citer que ceux-là et qui, au camp, connaissent du reste une belle faveur, sont portés au catalogue. Hélas, non seulement je ne lis pas assez, mais je lis un peu de tout, un peu n'importe comment, sans méthode et probablement sans grand profit. Tantôt, il s'agit d'un roman policier, tantôt d'une pièce de théâtre, tantôt tout de même d'un ouvrage de Colette ou d'Anatole France, André Maurois aussi. Actuellement, je lis surtout du théâtre et voici les derniers titres: *Occupe-toi d'Amélie* (Georges Tendon). *Rouge* (Henri Duvernois). *Pile ou face* (Louis Verneuil). *Le veilleur de nuit* (Sacha Guitry), *L'Étrangère* (Duhamel Fils). Outre la bibliothèque générale, il y a aussi une bibliothèque classique, mais je ne fais que la mentionner car je n'y ai jamais mis les pieds. Enfin, je note que les auteurs étrangers, quoi que fort bien représentés, continuent à ne pas m'attirer.

21 OCTOBRE 1941

Parmi les cours proposés à l'Université du camp, j'ai fait mon choix. Lundi cours de perspective à l'académie de dessins. Mardi cours de poésie contemporaine. La journée la plus chargée, c'est le vendredi : astronomie, histoire du Moyen-âge, pédagogie. L'important n'est pas de suivre le plus grand nombre possible de cours, mais plutôt de suivre avec assiduité ceux auxquels on est inscrit, et avec le désir de bûcher sérieusement. J'ai laissé de côté délibérément le dessin, l'agriculture, le droit et la philosophie. Mon emploi du temps n'est pas très chargé ! Pourtant je ne promets pas d'être très assidu, ni très laborieux. Ainsi, je ne me suis pas encore résolu à prendre des notes et, si le lieutenant Henry persiste à ne pas être plus attrayant, je ne m'engage pas à le suivre jusqu'au bout dans sa docte décortication du Moyen-âge. Le cours de pédagogie promet d'être très intéressant. Il est naturellement suivi en majeure partie par les instituteurs. Le capitaine Husson, inspecteur principal dans la Meuse est très sympathique. Il expose avec clarté, chaleur et un certain souci littéraire. Ses deux premières conférences ont traité les sujets suivants : réforme générale de l'enseignement, le nouveau système comparé à l'ancien, la formation de l'instituteur dans le passé, par rapport au régime actuel.

22 OCTOBRE 1941

Ma deuxième visite chez le dentiste est terminée. Mes mâchoires sont à nouveau en état. Il me manquait deux dents, depuis ce matin, il ne m'en manque plus qu'une, car j'ai un bridge. Le travail est fort bien exécuté... Je peux désormais sourire, mais juste du côté gauche, sans contrainte ! C'est un dentiste allemand, sous l'uniforme, qui m'a soigné. Un garçon bien sympathique d'ailleurs. J'ai tenu à le remercier en lui offrant une boîte de Madame Bourachot, pleine de tes bouchées au chocolat. Il a accepté avec un vif plaisir m'assurant que sa petite fille serait bien contente.

23 OCTOBRE 1941

Deux platanes jumeaux se dressent côte à côte au milieu de la plaine. Mais quel contraste ! Quoique leurs racines fussent enchevêtrées et qu'ils puisent à la même sève, la nature avait voulu que l'un fut en pleine prospérité, bien droit, haut, robuste et l'autre toujours souffreteux, tout tordu et à moitié desséché. « En vérité, mon frère, disait le premier, tu me fais pitié ! Comme ton feuillage est clairsemé, comme tu fais vieux ! On ne compte plus tes branches mortes, toutes tes membrures craquent au moindre coup de vent. Je comprends que ta vie soit un fardeau, mais qu'y puis-je ? Rien, sinon m'associer à tes prières pour qu'il soit mis un terme à tes souffrances ». Une sombre nuit sans doute, le ciel entendit sa voix. La tempête se déchaina et ses assauts redoublés firent tant et si bien que le compagnon débile, déraciné, s'affaissa. Le survivant rendit grâce au ciel d'un tel débarras et ajouta : « Enfin, me voici désormais seul. Enfin je vais pouvoir me développer à mon aise. Je veux étonner les environs par la majesté de mon port et la puissance de ma frondaison. Je me sens fait pour vivre mille ans et plus... la vie est belle ». Malheureusement, en s'écroulant son malheureux partenaire l'avait ébranlé dans ses fondements et avait brisé ses meilleures racines. Dès ce jour-là, à son tour, il se mit à dépérir et la cognée du bûcheron hâta son agonie. Voici la moralité : puisque la famille est à l'ordre du jour, adressons-nous par exemple aux couples mal assortis (pas d'allusion !). Orgueilleux, ne dédaignez pas votre humble conjoint. Le divorce n'a jamais été une solution charitable.

24 OCTOBRE 1941

La Kommandantur a beau renforcer les mesures déjà existantes, en imaginer d'autres, le rythme des évasions ne s'est pas ralenti pour autant. Le samedi 18 : évasion. Le dimanche 19 : deux autres évasions. Pourtant, on a multiplié les ampoules électriques au-dessus des barbelés, les sentinelles ont été doublées dès la tombée de la nuit. Pour mieux entendre, elles sont dispensées du port de casque. On leur a supprimé les guérites, les entrées et les sorties sont plus sévèrement contrôlées. On est en train de doubler les portes. Dans la nuit d'hier a eu lieu le plus beau coup de la saison, avec 12 évasions (11 officiers, plus une ordonnance). D'autres projets sont encore à l'étude

25 OCTOBRE 1941

Si la censure postale se permet telle ou telle remarque sur mes lettres, signale-le moi chaque fois que cela se produit. En ce qui concerne la confection des colis, ne tiens aucun compte des prescriptions officielles. Je te trouve trop timide. Tiens t'en toujours à mes desiderata. Si je te demande du vinaigre, c'est que je suis certain que je le percevrai. De même, ces ciseaux de poche que je te réclame depuis des mois. Au cours d'une évasion, un camarade s'est servi de poivre

pour se débarrasser d'un chien policier qui le flairait d'un peu trop près. Aussi je te demande de me l'adresser désormais sous une forme discrète, par exemple en le camouflant dans des enveloppes de bouillons Kub.

26 OCTOBRE 1941

Dans les petites chambres, on fait popote commune. Dans les grandes chambres, ce n'est pas possible pour toutes sortes de raisons. Alors, on se groupe par trois ou quatre. Dans ma chambre, on fait popote deux à deux. Je fais équipe avec Carron. Nous avons tous deux, des points communs. Nous estimons hautement qu'à la base du moral, il y a la satisfaction du ventre. Nous avons un excellent appétit et un estomac d'autruche. Pour cela, nous nous sommes partagés la besogne. C'est moi qui établis les menus et prépare la cuisine et c'est lui qui fait la vaisselle et disserte s'il y a lieu de mes hardiesses de maître-queue. Je m'empresse d'ajouter que cette collaboration qui remonte à six mois se poursuit à notre entière et mutuelle satisfaction. L'art consiste à manger à sa faim et à faire la soudure entre les arrivages de colis. En ce qui concerne l'ordinaire officiel, il y a lieu de faire les remarques suivantes : depuis un mois nous n'avons plus de café, on ne nous sert plus que de la tisane. Le pain nous est toujours distribué en quantité suffisante. La soupe de midi est toujours aussi abondante.

5 NOVEMBRE 1941

Des 19 évadés d'octobre, 5 ont été repris. Tous les autres sont à l'heure actuelle probablement arrivés à bon port. Certains ont d'ailleurs déjà donné de leurs nouvelles : Pépin de Paris, Clère de Mâcon, Petit de je ne sais plus quelle ville du centre. Hier, 4 novembre, par un matin pluvieux, j'ai assisté au retour de nos 5 malchanceux que l'on a, après interrogatoire, isolés dans les camps disciplinaires. Néanmoins, certains camarades ont pu les approcher et voici ce qui se raconte sur leur équipée. Munis de faux papiers, nos évadés se faisaient passer pour des ouvriers français travaillant en Allemagne. Munis de marks, ils s'étaient rendus en chemin de fer à Berlin. De là, à nouveau, ils avaient pris le train en direction de la frontière, mais ils se sont fait pincer tous les cinq, moins de 48 heures après le départ, à une vingtaine de kilomètres de Sarrebrück. Jusque-là, ils n'avaient pas été inquiétés. Pas une seule fois, on ne leur avait demandé leurs papiers. Ils s'étaient même offert le luxe de descendre dans un restaurant. Leur retour au camp s'est effectué par petites étapes, de Stalag en Stalag. Leur moral ne paraît pas autrement affecté. Il affirment qu'à leur prochaine tentative, ils bénéficieront d'une précieuse expérience. À la suite de ces événements, la censure redouble de surveillance. À la baraque des colis, elle sévit avec la plus extrême vigueur. Tout ce que l'on envoie aux prisonniers est suspect. Le personnel préposé à l'examen des colis a été renouvelé. Leurs remplaçants animés d'un beau zèle épiluchent tout avec soin. Il s'ensuit que la délivrance de ces colis est sensiblement ralentie, qu'à la porte de la

baraque, les queues sont plus longues et plus fastidieuses que jamais, que de nouveaux arrivages ont lieu alors que la distribution des précédents colis n'est pas terminée et que des centaines de paquets s'accumulent au grand dam des denrées fragiles qu'ils contiennent. Depuis qu'on y a découvert des lettres clandestines, les cigarettes sont tâchées une à une, les noix cassées les unes après les autres. Potier s'est même vu confisquer une lettre glissée sous l'enveloppe d'une bobine de fil.

14 NOVEMBRE 1941

Depuis deux jours, la tempête fait rage. Il ne pleut pas, mais il fait froid. Il gèle et la bise souffle avec violence. C'est surtout la nuit qu'on l'entend. Au chaud, sous ma couverture et ma capote, je la savoure couché sur le dos. J'ai les yeux ouverts. Les ampoules qui éclairent les barbelés mènent une danse folle et projettent sur les murs de la chambre de grands reflets désordonnés et hallucinants... J'écoute. Tantôt, c'est une rumeur simple, confuse et soudain puissante qui semble venir des profondeurs de la plaine et qui rappelle le bruit de la mer. Tantôt, ce sont des paquets de rafales, soudains et brutaux qui viennent battre contre les murs et les submergent. Tantôt, c'est comme la plainte longue et modulée d'une âme maudite ou le sifflement aigu d'un dieu irrité qui les poursuit. Puis, il y a un moment de silence, une sensation de néant, un trou dans lequel on plonge..., plonge. Mais non, voici à nouveau la rumeur, les coups de bourrasque, les gémissements, les sifflements, tout cela alterne ou se mêle et le tintamarre reprend de plus belle. Je suis tout oreille, je vis, moi qui ne comprend rien à la musique, je la goûte portant cette sauvage orchestration et mon imagination s'exalte d'une âpre et mystérieuse poésie primitive. Le vent, ce musicien ne se produit pas n'importe comment où de la même façon, il a ses temples lui aussi. Je me retrouve dans des lieux connus, familiers où j'aime à l'entendre. Me voici à Clayeuses dont je revois par delà la petite fenêtre de la chambre de grand-père, les sombres et grands sapins du « château ». Ils se balancent, se couchent si dangereusement que je me suis souvent demandé s'ils n'allaient pas tout à coup s'écraser dans la rue. Ou bien, me voici à Tremblecourt, dans cette magnifique boîte à vent qu'était cette vieille maison-école où tout tremblait, craquait si délicieusement qu'on pouvait se croire chaque fois à une répétition générale de fin du monde.

15 NOVEMBRE 1941

Un colis arrive au camp sous un nom et sous un numéro fantaisiste. La censure s'en aperçoit et décide de tendre un piège pour découvrir la véritable identité du destinataire. Le colis n'est pas ouvert, mais il est mis à part. Comme si de rien n'était, le numéro est porté parmi d'autres sur le tableau d'affichage. Consigne est alors donnée à l'officier allemand d'avoir l'œil au sujet de la réclamation de ce précieux colis. L'heure de la distribution se passe et le colis suspect est toujours là. Patience, ce sera pour demain. Mais voilà, le

lendemain le dit paquet a mystérieusement disparu. L'envoi d'alcool est interdit aux prisonniers. Il leur en parvient quand même sous des déguisements variés, en général sous forme de prétendus produits pharmaceutiques. L'officier allemand avisant dans un colis une fiole remplie d'un liquide sombre : « Ah! ah!, eau de vie, n'est-ce pas ? Défendu... ». L'officier français ingénument étonné : « Eau de vie? je ne pense pas. En tout cas, voyez vous même ». L'officier allemand débouche le flacon, hume au goulot avec soin. Non, ce n'est pas ce qu'il espérait : « C'est bien, vous pouvez emporter » dit-il. En réalité c'était bel et bien une fiole de cognac. Autre aventure du même genre : l'officier allemand (ce n'est pas le même) « Une bouteille de schnaps ? ». L'officier français: « Non, ce n'est pas du schnaps, c'est un médicament ». L'officier allemand à qui on ne la fait pas: « Un médicament ? oui, oui je sais » et pour bien montrer qu'il n'est pas dupe, débouche la bouteille et avale une bonne gorgée. « Pouah ! ». En réalité, c'était un tonique pour cheveux... !

16 NOVEMBRE 1941

Ce matin, à la sortie de la chapelle, Carron a appris qu'il était libéré, ou plus exactement quoique cela revienne pratiquement au même, qu'il était mis en congé. Cinq autres camarades sont dans le même cas. Il s'en vont demain matin. Toute la journée, Carron ne sait où donner de la tête et pourtant, cette nouvelle était attendue depuis des semaines. En effet, il savait que son entreprise qui fabrique de la chaux et du ciment pour le compte de l'Allemagne avait demandé son rappel au mois de juin. Cela le laisse comme assommé. C'est tellement brutal : « Mon vieux, me dit-il, j'ai beau faire, je ne réalise pas encore. C'est formidable... formidable ». Il a les yeux brillants, il est nerveux. À table, il n'a pas d'appétit et en oublie presque de fumer sa pipe. Pendant qu'il prépare sa cantine, il a détourné une boîte de singe à cet usage. Il reçoit des visites et la chambre 23 n'a jamais été aussi animée. C'est la règle, quand l'un d'entre nous a la chance de rentrer en France, il part aussi en ambassadeur. Carron se charge donc d'un tas de commissions. Il note les adresses, il accepte les lettres à transmettre, il écrira, rendra des visites... On peut compter sur lui.

17 NOVEMBRE 1941

Il est d'usage que les camarades de chambre, ainsi que les amis, fassent cortège aux libérés jusqu'à la porte, qu'ils leurs tiennent compagnie jusqu'à ce que cette porte s'ouvre et qu'ils la franchissent pour la dernière fois. Binet n'a pas voulu participer à cette cérémonie qu'il trouve trop pénible pour lui. Il a fait ses adieux à Carron dans la chambre, puis il s'est rendu à un cours d'agriculture. Il fallait que le héros soit Carron, mon coéquipier de popote pour que je n'en fasse pas autant. J'ai même franchi les barbelés avec lui pour l'aider à porter sa cantine, jusqu'à la censure. L'événement a eu lieu à 10 heures et je me souviendrai longtemps de cette dernière poignée de main particulièrement fraternelle.

19 NOVEMBRE 1941

A 9 heures et quart, après l'appel, le commandant Casabat était informé qu'il avait à se préparer, pour partir immédiatement. À dix heures, il quittait le camp vers une destination inconnue. Le commandant Casabat était à la tête de l'organisation des évasions.

24 NOVEMBRE 1941

Je me promène le long des barbelés avec Berleux. Comme il fait froid, nous marchons à vive allure. Berleux tient rarement des propos qui fassent rire. Il se plaint et ne fait guère que se plaindre. Mais ce matin, il me fait grâce de ses jérémiades pour me parler un langage plus intéressant : « Mon vieux, me dit-il, si j'ai un conseil à te donner, méfie-toi. Méfie-toi de tout ce que tu dis, de tout ce que tu fais. Il y a parmi nous des gens suspects. C'est pénible à dire, mais c'est comme cela. Il y en a peut-être, le sais-tu aussi, qui se rendent souvent à la Kommandantur, presque tous les jours et ce n'est pas pour parler service. Ils y sont reçus aimablement, trop aimablement d'ailleurs. Ils parlent et on les fait parler... sur quoi, je n'ose pas me le demander.

N'empêche que ces évasions avortées, ces départs imprévus de camarades qu'on expédie sans donner de motifs dans d'autres camps, je trouve tout cela bizarre. Tiens, je vais te citer deux faits. L'autre jour, au camp de Frauenberg, les Allemands se rendent en ligne droite à la chapelle et sans hésiter, sans plus chercher, découvrent l'entrée du souterrain qu'on creusait mystérieusement depuis plusieurs mois. Un autre jour, au cours d'une visite, dans une chambre, ils demandent à un camarade sa glace. Ils enlèvent le carton collé au dos et découvrent derrière, un certain nombre de renseignements militaires. Qu'est-ce que tu en penses ? D'où viennent ces renseignements ? »

28 NOVEMBRE 1941

Deux camarades ont passé les barbelés ce matin entre 4 et 5 heures. Hélas, ils ne disposaient pas d'assez de temps pour s'éloigner suffisamment du camp. Impossible de camoufler leur disparition à l'appel. Les autorités allemandes ont donc été alertées quelques heures à peine après leur évasion. Ils ont été repris vers 10 heures et demie sur la route de Berlin à une douzaine de kilomètres de là.

29 NOVEMBRE 1941

F..... a été appelé à l'Abwehr, au sujet d'une lettre de sa femme qu'on ne voulait pas lui remettre. Cette lettre était écrite d'une écriture serrée, fine, très fine, c'est à dire difficile à déchiffrer. Au bas de la page, madame F..... avait jugé bon d'ajouter un PS ainsi conçu : Cotisez-vous pour acheter une loupe à vos censeurs. Certains, à commencer par

le mari ont trouvé cette remarque très drôle. Moi j'apprécie davantage l'attention de la censure qui n'a pas fait cas de cette remarque et a remis, malgré tout, la lettre au mari.

4 DÉCEMBRE 1941

Comment nait un bobard ? Hier est arrivé au camp un ancien adjudant-chef promu sous-lieutenant. Ce nouveau

camarade vient d'un Stalag, où, a-t-il déclaré, on libère les prisonniers habitant la Tunisie, l'Algérie, mais par contre ceux du Maroc ont été retenus, ce qui laisse supposer que l'Allemagne se méfie de notre politique dans ce protectorat. Ce matin, on colportait cette nouvelle sensationnelle que, ni les journaux, ni la T.S.F. n'avaient encore annoncée. Le général Noguès et le Maroc étaient passés dans le camp Anglais.

(à suivre)

Etudes Toulouses, 2017, 159, 23-28

Prix Moselly 2017 - Règlement

1- Objet

Le prix Moselly est un concours de nouvelles organisé par le Cercle d'Études Locales du Toulousain (CELT). Il a été créé en 1949 afin d'honorer la mémoire de l'écrivain toulousain Émile Chenin dit Moselly (1870-1918), Prix Goncourt en 1907 pour son livre «Terres lorraines».

2- Conditions

- Le prix est ouvert à tous, à l'exclusion des anciens lauréats.
- **Le thème de la nouvelle devra évoquer la Lorraine.** Il pourra être une fiction, ou s'inspirer de faits contemporains ou passés, de lieux ou de personnages historiques ou imaginaires...
- Le texte sera inédit et écrit dans un français correct.
- Il ne doit pas avoir déjà été primé, ni être présenté simultanément à un autre concours.
- Il n'est pas souhaitable d'imiter le style de Moselly. Les critères d'évaluation portent sur l'originalité du sujet choisi, le style, la vivacité du récit...
- Les participants sont autorisés à présenter plusieurs nouvelles. Chaque texte fera l'objet d'un envoi distinct.

3- Présentation du texte

- Le texte sera expédié en 5 exemplaires.
- Il sera présenté sur feuillets A4, imprimés recto et simplement agrafés.
- Une police de caractère sobre et de taille raisonnable est demandée : de préférence Times New Roman, corps 12, non gras, non italique ; interligne simple.
- Il devra compter environ 200 à 300 lignes.
- Les pages seront numérotées.

4- Anonymat

- Le jury statue sans connaître le nom des auteurs. De ce fait, les écrits ne devront pas être signés.
- Le titre de l'œuvre sera mentionné sur une enveloppe ordinaire à l'intérieur de laquelle le candidat indiquera le titre de la nouvelle, son nom, son adresse, sa profession, son numéro de téléphone et son adresse mail. Cette enveloppe, soigneusement cachetée, ne sera ouverte qu'à l'issue des délibérations du jury.

5- Frais de participation

- La participation est de 10 € par nouvelle envoyée.
- Le chèque de 10 € libellé à l'ordre du CELT, ne sera pas placé dans l'enveloppe d'identification.

4- Envoi des nouvelles

- Les documents (**5 exemplaires du texte + chèque + enveloppe fermée avec les coordonnées**) devront parvenir à la secrétaire pour le **mercredi 13 septembre 2017**, dernier délai.
- Toute candidature qui parviendra au-delà de cette date sera refusée.
- Tout envoi incomplet sera refusé.

- Adresse d'envoi des documents :

Micheline Montagne
Secrétaire du Prix Moselly
11/4 rue Haute
54200 Pierre-la-Treiche

5- Résultats

- Il n'y a qu'un seul lauréat.
- Si le jury ne trouve pas la qualité attendue dans les textes reçus, le prix ne sera pas décerné.
- Le résultat sera communiqué au lauréat courant novembre, par téléphone, à l'issue de la réunion du jury et sera publié dans la presse locale. Les participants qui ne désirent pas ce coup de téléphone tardif (vers 22h30) le signaleront dans le document contenant leurs coordonnées. Ils seront alors avertis le lendemain.
- Tous les autres participants seront informés par mail du titre de la nouvelle primée et de l'identité du lauréat. Il leur sera toujours possible de concourir les années suivantes mais en présentant de nouveaux textes.

6- Remise du prix

- Le prix sera remis le **samedi 25 novembre 2017** lors d'une cérémonie conviviale à l'Hôtel de Ville de Toul. Le lauréat est alors invité à faire une lecture publique de son texte. Sa présence est souhaitable mais il peut se faire représenter ; à défaut, un membre du jury fera la lecture du texte.
- Le montant du prix octroyé par la ville de Toul est de 500 €
- Le lauréat recevra un diplôme original.

7- Publication

- Le texte primé sera publié, et éventuellement illustré, dans Études Toulouses, revue trimestrielle du CELT, et sur le site www.etudes-toulouses.fr.
- Le lauréat recevra 5 exemplaires de la revue contenant son texte.
- Le lauréat autorise la citation de son nom et la publication de sa photo.
- Le jury se réserve le droit de corriger quelques éventuelles petites erreurs.
- Le lauréat pourra publier sa nouvelle à son gré, mais seulement après un délai d'un an.
- Le participant qui aurait plagié assumera seul les risques encourus.

8- Divers

- Le jury décline toute responsabilité en cas d'envoi égaré ou reçu hors délai.
- Les délibérations du jury sont confidentielles et ses décisions souveraines. Aucune contestation ne sera admise.
- Le fait de participer au concours implique l'acceptation de chacun des articles de ce règlement.
- Les documents reçus ne seront pas retournés à leurs auteurs mais déposés à la bibliothèque du Musée de Toul.